LA MERE RIVALE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par M. PIGAULT-LE-BRUN.

Repréſentée pour la première fois, à Paris, ſur le Theâtre Français de la rue de Richelieu, le premier Octobre 1791.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS,

Chez CAILLEAU, & FILS, Imprimeurs-Libraires, rue Galande, N°. 64.

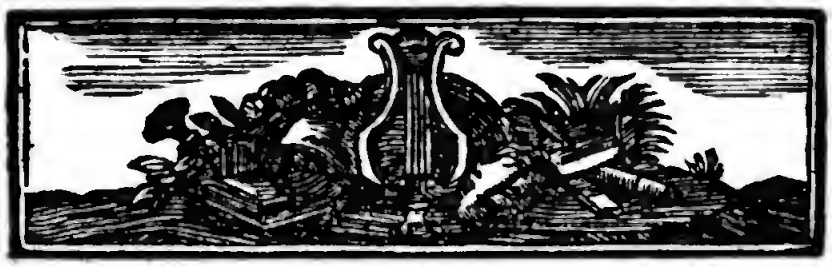
1791.

A MA MÈRE.

DAIGNEZ recevoir l'hommage de cette Bagatelle, comme une faible marque de mon reſpect, de ma tendreſſe, & de ma reconnaiſſance.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DUPORT.	*M. Grandmenil.*
M. GERMON.	*M. Châtillon.*
Madame GERVAL.	*Mlle Candeille.*
ROSE.	*Mme Saint-Clair.*

La Scène eſt à Paris chez Madame Gerval.



LA MERE RIVALE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. DUPORT. Madame GERVAL.

M. DUPORT.

MA bonne amie, je ne me laſſe pas de vous le répéter ; vous n'avez que ce parti à prendre.

Madame GERVAL.

Mon frère, je ne prétends pas vous contredire, mais....

M. DUPORT.

Ma ſœur, vous me contrediriez que ma façon de voir ſerait toujours la même. Vous êtes jeune, aimable, opulente & veuve, & il n'y a pas de mal à cela ; vous aimez le plaiſir, votre maiſon

eſt le rendez-vous de la bonne ſociété, & c'eſt fort bien. Mais une veuve de trente ans eſt comptable au public de ſa conduite, & quoique la vôtre n'ait rien de repréhenſible au fond, il n'y a qu'un mari qui puiſſe la rendre excuſable.

Madame GERVAL.

Quoi, Monſieur....

M. DUPORT.

Quoi, Madame, prétendez-vous voir mieux que moi dans vos propres affaires? J'ai cinquante ans, & je vous déclare avec la fermeté qui naît de mon expérience, qu'une jeune veuve, qui ne tient à rien, eſt expoſée à tout. Je vous aime, votre réputation m'eſt chère, & il eſt tems de calmer mes allarmes.

Madame GERVAL.

Vous me connaiſſez, mon frère.

M. DUPORT.

Je vous connais, ma ſœur, & voilà pourquoi je veux vous marier.

Madame GERVAL.

Le compliment n'eſt pas flatteur.

M. DUPORT.

Auſſi n'eſt-ce pas un compliment que je veux vous faire. Je vous dois la vérité, & je vous la dis.

Madame GERVAL.

Mais, Monſieur, me croiriez-vous capable....

M. DUPORT.

Je ne crois rien, mais je veux que vous vous mariez.

Madame GERVAL.

Et ma fille? Ses intérets?

M. DUPORT.

Je ſuis ſon curateur, &, dans cette affaire, je m'occupe d'elle & de vous. Votre fille aura un beau père ? choiſiſſez-le bien, vous en ſerez plus heureuſe, & elle n'en ſouffrira pas. Sa fortune eſt conſidérable ? Votre époux, honnête & ſenſible, en ſera l'économe, & vous gagnerez toutes deux à un mariage preſcrit par la raiſon. — En deux mots finiſſons. Je vous ai amené Germon. Il a quarante ans ; mais il eſt encore jeune, car il a toujours été ſage. Vous l'épouſerez, ſi vous voulez me croire. Si vous le refuſez, nous ne nous verrons plus.

Madame GERVAL.

Je ne le refuſe pas, mon frère.

M. DUPORT.

Vous l'acceptez donc ?

Madame GERVAL.

Je ne dis pas cela.

M. DUPORT.

Que diable dites-vous donc ?

Madame GERVAL.

Je verrai, je me conſulterai.

M. DUPORT.

Vous verrez, vous vous conſulterez ? Connaiſſez-vous un plus aimable homme ?

Madame GERVAL.

Non.

M. DUPORT.

D'un caractère plus liant ?

Madame GERVAL.

Non, mon frère.

M. DUPORT.

D'une probité moins équivoque ?

Madame GERVAL.

Hé, non, vous dis-je.

M. DUPORT.

D'une fortune plus ſolidement établie.

Madame GERVAL.

Hé, non, mon frère, non, encore une fois, non.

M. DUPORT.

Eu ce cas, vous l'épouſerez demain. Je pars après-demain pour aller vivre dans mes terres, & je vais donner mes ordres en conſéquence. Germon va deſcendre; arrangez-vous enſemble, & qu'à mon retour je n'entende plus de cas, de ſi, ni de mais. Tout cela m'ennuie, & l'ennui ne convient pas à ma ſanté. Serviteur.

SCENE II.

Madame GERVAL, *ſeule.*

SON cœur doit faire oublier ſa vivacité. Il m'aime comme un père, & je crois que le mariage qu'il me propoſe ſerait parfaitement de mon goût, ſans la répugnance que j'éprouve à donner un beau père à ma fille. Cependant comment m'en défendre ? Mon frère ordonne, Germon eſt preſſant; il m'aime, & je ne le hais pas.... Mais ma Roſe, ma chère, mon aimable petite Roſe, ſi elle devenait malheureuſe, je ne

m'en conſolerais jamais. Tout ceci eſt très-embaraſſant.

SCENE III.

GERMON. Madame GERVAL.

GERMON.

JE vous interromps peut-être ?

Madame GERVAL.

Pas du tout.

GERMON.

Si je prends mal mon tems....

Madame GERVAL.

Cela ne ſe peut pas.

GERMON.

C'eſt quelque choſe que la certitude de n'être pas importun.

Madame GERVAL.

C'eſt beaucoup, & vous le ſavez bien, méchant homme que vous êtes.

GERMON, *ſouriant.*

Il eſt vrai.... Je conviens....

Madame GERVAL.

Je n'aime pas ce rire malin, je vous en avertis.

GERMON.

Je ne rirai plus.

Madame GERVAL.

Il vous donne un petit air triomphant qui me déplait.

GERMON.

Mon triomphe ſerait aſſez flatteur pour que j'oſaſſe en tirer vanité.

Madame GERVAL.

Cela ſe peut. Mais pour railler le vaincu, il faut etre ſûr de la victoire.

GERMON.

Auſſi, duſſiez-vous vous fâcher, j'ai lieu de croire....

Madame GERVAL.

Que je vous épouſe peut-être ?

GERMON.

Préciſément, & vous ne pouvez faire le bonheur d'un homme qui vous ſoit plus ſincèrement attaché.

Madame GERVAL.

Grace au ciel, voilà mon mariage arrangé ſans que je m'en ſois mêlée encore.

GERMON.

Oh, je ne veux point que vous ayez le moindre embarras.

Madame GERVAL.

C'eſt trop honnête, en vérité.

GERMON.

Et quand vous ſerez à moi, vous n'aurez d'autre ſoin que celui d'être heureuſe.

Madame GERVAL.

Tout céla eſt charmant en perſpective.

GERMON.

Et la réalité ne démentira pas le tableau.

Madame GERVAL, *avec réflexion.*

Monſieur Germon ?

GERMON, *avec cérémonie.*

Madame Gerval ?

Madame GERVAL.

Je vous crois un très-honnête homme.

GERMON.

Je le crois auſſi.

Madame GERVAL.

Je ſuis perſuadée que vous m'aimez ſincèrement.

GERMON.

J'aime qu'on me rende juſtice.

Madame GERVAL.

J'avoue.... que.... vous ne m'êtes pas indifférent.

GERMON.

Cet aveu me comble de joie.

Madame GERVAL.

Mais, mon ami, vous ne penſez qu'à votre bonheur perſonnel, & le mien n'eſt pas ce qui m'occupe le plus. Je dois être doublement heureuſe ou complétement infortunée.

GERMON, *avec ſentiment.*

Je vous entends, Madame, & je vais vous répondre. Vous rendez juſtice à ma probité, vous connaiſſez ma tendreſſe ; un honnête homme qui vous aime doit rendre à l'aimable Roſe le digne père qu'elle a perdu. Je remplirai ce devoir ſacré, je vous en donne ma parole, & je ſuis incapable d'y manquer.

Madame GERVAL.

Puiſſiez-vous n'oublier jamais ce que vous venez de me dire.

GERMON.

Jamais, femme charmante.

Madame GERVAL.

Il me ſerait affreux de vous le rappeller.

GERMON.

Vous ne le craignez pas.

Madame GERVAL.

Germon, mon eſtime l'emporte ſur mes craintes, & je me donne à vous avec la confiance que vous méritez. (*Germon lui baiſe la main*). Allez, mon ami; Roſe ne tardera pas à paraître. Elle ignore nos projets, je vais lui en faire part. (*Germon fait une fauſſe ſortie, Madame Gerval le ramène*). Vous l'aimerez, Germon, vous me l'avez promis.... Vous l'aimerez ?

GERMON.

Mon cœur ſe partage entre vous, & les tendres ſoins de père ajouteront un charme au bonheur de l'époux.

SCENE IV.

Madame GERVAL, *ſeule.*

VOILA vraiment l'homme qui me convient, & mon frère a raiſon. Une veuve opulente, jeune.... jolie peut-être.... Le monde eſt ſi méchant, & il eſt ſi doux de lui impoſer ſilence en ſe rendant heureuſe.

SCENE V.

ROSE. Madame GERVAL.

ROSE, *embraſſant ſa mère.*

JE me ſuis levée bien tard, n'eſt-il pas vrai, maman.

Madame GERVAL.

Le ſommeil eſt bon à une jeune perſonne. Son teint y gagne, & ſa tête ſe repoſe.

ROSE.

Ma bonne amie, je n'ai pas dormi du tout.

Madame GERVAL.

Qu'as-tu fait ?

ROSE.

J'ai penſé.

Madame GERVAL, *ſouriant.*

Tu penſes donc ?

ROSE.

Maman, je ſuis ta fille.

Madame GERVAL, *l'embraſſant.*

Et à quoi penſais-tu ?

ROSE.

A Monſieur Germon. Il n'eſt pas très jeune, mais il eſt bien aimable.

Madame GERVAL.

Je ſuis enchantée que tu t'en ſois apperçue.

ROSE

Je crois qu'il rendrait une femme bien heureuſe.

Madame GERVAL.

Je le penſe comme toi.

ROSE.

Depuis que je le connais, je ſuis fâchée d'être ſi jeune.

Madame GERVAL, *très froidement.*

Pourquoi, ma fille?

ROSE.

C'eſt que mon imagination exaltée lui prête peut être des qualités qu'il n'a pas, & je ſerais fâchée qu'il perdit à l'examen de la raiſon.

Madame GERVAL.

La raiſon n'a point d'âge, & l'homme qui plaît à Roſe, doit plaire à tout le monde.

ROSE.

Il te plaît donc auſſi.

Madame GERVAL, *avec ſentiment.*

Infiniment, ma fille.

ROSE.

J'aurais dû le prévoir, il y a entre nous une ſympathie ſi marquée.

Madame GERVAL, *ſouriant.*

Je ne deſire pas cependant que cette ſympathie ſoit ſans exception.

ROSE.

Comment donc, maman?

Madame GERVAL.

C'eſt qu'il doit y avoir quelque différence dans la manière dont nous aimerons Germon.

ROSE.

Je ne t'entends pas, & cependant tu me fais de la peine.

Madame GERVAL, *avec embarras.*

Mon enfant, tu as perdu un bon père.

ROSE

Je le regrette tous les jours.

Madame GERVAL.

Ton oncle eſt exigeant, & je lui ai de grandes obligations.

ROSE.

Oh ! oui, tu ne peux rien lui refuſer.

Madame GERVAL.

Germon eſt ſon ami.

ROSE.

Leur amitié fait l'éloge de tous-deux.

Madame GERVAL, *avec une eſpèce de timidité.*

Ton oncle veut que je me marie.

ROSE, *avec effroi.*

Ciel ! C'eſt à Germon ?

Madame GERVAL.

A lui-même. (*Roſe tombe dans les bras de ſa mère*). Roſe, ma chère Roſe.... Malheureuſe!.. Ma fille eſt ma rivale !

ROSE, *revenant à elle.*

Maman, je crois.... que la ſurpriſe.... Germon ſera ton mari. Epouſe-le, je t'en conjure.

Madame GERVAL.

Ah ! ma fille.!... ma fille ! Qu'ai-je appris!.. Mon cœur vient de ſe révolter contre toi, je l'avoue, l'amour l'a ſurpris un moment; j'expierai ma faibleſſe, & je la réparerai.

ROSE, *ſe jettant dans ſes bras.*

Laiſſe-moi cacher ma rougeur dans ton ſein. Ma bonne mère, je t'afflige & j'en ſuis au déſeſpoir. Je venais me confier à toi, & j'étais

loin de croire que j'allais troubler ton repos. Pardonne moi, maman, pardonne-moi, je ſçaurai ſouffrir & me taire.

Madame GERVAL.

Mon enfant, ton âge n'eſt point celui des ſacrifices; & à qui en ferai-je, ſi ce n'eſt à toi? Germon s'éloignera. Je ne mettrai pas ſous tes yeux un tableau que tu ne pourrais ſupporter. Tu ſeras ma confidente, je ſerai la tienne, & nous nous conſolerons mutuellement.

ROSE.

Non, ma mère, non, ma bonne amie, tu ne te ſacrifieras pas.

Madame GERVAL.

Un ſacrifice eſt toujours doux, quand on le fait à ce qu'on aime.

ROSE.

Quoi, ma mère, toi, jeune & jolie, toi qui lui as plu, à qui il a ſçu plaire, tu renoncerais au bonheur que tu te promettais! Non, je dois être auſſi généreuſe que toi, je le ſerai & je le jure par.... par la tendreſſe que tu m'inſpires, & que tu juſtifies ſi bien.

Madame GERVAL, *d'un ton ſérieux.*

Roſe, écoutez-moi, & ne m'interrompez plus; je l'exige. Votre oncle m'a propoſé Germon, & je lui ai promis ma main, après lui avoir reconnu ces mêmes qualités qui vous ont ſéduites. J'ai pour lui plus que de l'amitié; mais je ſuis loin du ſentiment qui vous ſubjugue. J'ai étudié votre caractère; je connais votre extrême ſenſibilité, je ſerai maîtreſſe de la mienne, mon parti eſt pris, n'en parlons plus.

ROSE.

ROSE.

Le mien l'eſt également. Penſe que je n'ai que quinze ans.

Madame GERVAL.

Votre cœur en a vingt.

ROSE.

Que Germon ne penſe pas à une enfant.

Madame GERVAL.

Il y penſera peut-être.

ROSE, *avec force.*

Il y penſerait envain.

Madame GERVAL.

C'eſt aſſez, ma fille, laiſſez-moi, & ſongez que votre meilleure amie a des droits à votre confiance, & peut-être à votre docilité.

ROSE, *à part, lui baiſant la main, & ſortant.*

Je ſerai digne de toi.

SCENE VI.

Madame GERVAL, *ſeule.*

QUE je ſuis aiſe qu'elle ait parlé aujourd'hui! Demain il ne lui reſtait que les larmes, & à moi que les regrets! J'entends mon frère : Remettons-nous.

SCENE VII.

Madame GERVAL. M. DUPORT.

M. DUPORT.

JE reviens enchanté, ravi, Madame Gerval. J'ai rencontré Germon, il m'a tout appris, & je vous félicite l'un & l'autre.

Madame GERVAL.

Mon frère, votre joie me rend confuſe... m'embarraſſe.

M. DUPORT.

Parbleu, je le crois. C'eſt une terrible choſe que le mariage, n'eſt-il pas vrai? Allons, allons, ma ſœur, à votre âge on dit tout uniment à ſon frère : vous avez fait pour le mieux, & je vous en remercie.

Madame GERVAL.

Et voilà ce que je ne puis dire.

M. DUPORT.

Comment donc, Madame Gerval?

Madame GERVAL.

Mon frère, vous êtes naturellement bon.

M. DUPORT.

Selon les circonſtances.

Madame GERVAL.

Mais vous tenez ſingulièrement à vos idées.

M. DUPORT.

Surtout quand elles ſont raiſonnables.

Madame GERVAL.

Je ſens que vous allez vous fâcher.

M. DUPORT.

A coup ſûr, ce ne ſera pas ma faute.

Madame GERVAL.

Il faut parler cependant.

M. DUPORT.

Hé, ventrebleu, parlez donc.

Madame GERVAL.

Je ne puis épouſer Monſieur Germon.

M. DUPORT.

Voici du nouveau, par exemple. Ma ſœur une femme eſtimable, ne ſe joue pas d'un honnête homme qui lui fait l'honneur de la rechercher, ni d'un frère à qui elle a quelques obligations.

Madame GERVAL.

Je fais de tous-deux le plus grand cas. J'avoue même que Germon m'eſt cher.

M. DUPORT.

Et vous le refuſez ? Qui voulez-vous donc épouſer ? Un homme que vous n'aimerez pas?

Madame GERVAL.

Ecoutez-moi, mon frère.

M. DUPORT.

Hé, Madame, j'en ai trop entendu, & je ne ſais qui doit m'étonner le plus, de vos procédés, ou de ma patience.

Madame GERVAL.

J'ai une fille.

M. DUPORT.

Il y a quinze ans que je le ſçais.

Madame GERVAL.

Qui m'eſt chère.

M. DUPORT.

C'eſt fort bien.

Madame GERVAL.

Que vous aimez vous-même

M. DUPORT.

A la bonne heure.

Madame GERVAL.

Cette enfant....

M. DUPORT.

Cette enfant? ...

Madame GERVAL.

Eſt ſenſible au mérite de Germon.

M. DUPORT.

Il n'y a pas de mal à cela.

Madame GERVAL.

Vous ne m'entendez pas, mon frère.... Elle l'aime... trop.

M. DUPORT.

Que voulez-vous dire ?

Madame GERVAL.

Que le mérite de votre ami nous a également frappées, que Roſe ne peut ſupporter l'idée de mon futur mariage, & que je n'aurai pas la cruauté de l'en rendre témoin.

M. DUPORT.

Madame Gerval, vous ne me propoſerez peut-être pas de marier un homme fait à une enfant de quinze ans.

Madame GERVAL.

Hé, pourquoi pas?

M. DUPORT.

C'eſt que ce ſerait une abſurdité que vous ne devez pas vous permettre, & que je ne ſuis pas fait pour entendre.

Madame GERVAL.

Roſe n'a que quinze ans, il eſt vrai; mais ſon caractère eſt très-formé.

M. DUPORT.

C'eſt vous qui l'aſſurez. Belle caution!

Madame GERVAL.

Vous me manquez, mon frère.

M. DUPORT.

J'en ſuis fâché, ma ſœur. Mais quand j'ai paſſé ſix mois à arranger & à faire réuſſir un projet raiſonnable & ſolide, il eſt diabolique de le voir échouer contre la plus pitoyable fantaiſie.

Madame GERVAL.

Vous voulez donc que je devienne l'ennemie de ma fille?

M. DUPORT.

Qui vous parle de cela?

Madame GERVAL.

Que je tourmente ſa jeuneſſe?

M. DUPORT.

Pas du tout.

Madame GERVAL.

Qu'elle me reproche un jour d'avoir eu moins de fermeté qu'elle?

M. DUPORT.

Quel éternel verbiage! Vous croyez donc que cette fantaiſie d'une enfant peut tirer à conſé-

quence, que ſon goût pour Germon ſera durable ? Un amour de quinze ans ! Voilà quelque choſe de bien impoſant, en vérité.

Madame GERVAL.

Mon frère, Roſe n'eſt point une enfant ordinaire, & l'amour jette de profondes racines dans un cœur qui, pour la première fois, s'ouvre au ſentiment. Vous ignorez cela, vous qui n'avez jamais aimé.

M. DUPORT.

Je n'ai jamais aimé ? Je n'ai jamais été amoureux, dieu merci ; mais je connais l'amitié, vous n'en pouvez douter, (*en la fixant*) & je m'y ſuis quelquefois trop livré pour mon repos.

Madame GERVAL.

Hé bien, ſi je vous ſuis chère, ſouffrez que je vive pour ma fille, que j'aſſure ſa félicité, je vous en prie, je vous en conjure. Vous voulez que Germon ſoit à la tête de ma maiſon ? Il y aura les mêmes droits que s'il était mon époux. Je l'aimerai comme mon gendre, & j'aurai pour lui les égards que perſonne ne peut lui refuſer.

M. DUPORT.

Et vous croyez qu'à votre première invitation il oubliera l'une pour aimer l'autre ? Ce n'eſt pas aſſez de vous l'être ſoumis, vous voulez qu'eſclave docile il s'attache à l'inſtant à l'objet que vous lui indiquerez ?

Madame GERVAL.

Je veux ſeulement ne pas perdre votre amitié, quand je fais tout pour la conſerver.

M. DUPORT.

Mon amitié ? Hé, Puis-je vous l'ôter ? Suis-je

de ces ames glacées qui commandent leurs inclinations ? Je crie, je tempête, & je ſuis toujours ton frère.... Mais au-moins je ne me mêlerai pas de cette affaire, je vous le ſignifie.

Madame GERVAL.

Je l'arrangerai ſeule.

M. DUPORT.

Elle eſt tellement extravagante que je rougirais d'en parler à mon ami.

Madame GERVAL.

Je lui parlerai, moi.

M. DUPORT.

Et gardez-vous de lui dire que vous m'avez confié vos folies, je vous démentirais tout net, je vous en avertis. (*il ſort.*)

SCENE VIII.

Madame GERVAL, *ſeule.*

VOILA le grand coup porté. Il ne me reſte qu'à gagner Germon. Il réſiſtera peut-être; mais du moins il ne me bruſquera pas.

SCENE IX.

Madame GERVAL. GERMON.

GERMON, *avec gaité.*

AVEZ-VOUS vu mon beau-frère ?

Madame GERVAL, *ſouriant.*

Votre beau-frère ?

GERMON.

Il eſt charmant aujourd'hui. Je lui ai rendu notre converſation, & il a oublié ſa bruſquerie ordinaire pour partager ma ſatisfaction.

Madame GERVAL.

Il faut qu'il vous aime bien.

GERMON.

Oh ! c'eſt incroyable. Il eſt vrai qu'il doit quelque choſe à mon attachement pour lui.

Madame GERVAL.

Il me doit auſſi quelque choſe à moi, & il vient de me traiter avec une cruauté....

GERMON.

Ecoutez donc, vous vous faites quelquefois un malin plaiſir de le contredire....

Madame GERVAL.

Je ne crois pas que vous puiſſiez vous en plaindre.

GERMON.

Et ſurtout aujourd'hui. Car dans cette affaire il a plus fait que moi-même.

Madame GERVAL.

Qu'en ſavez-vous ?

GERMON.

C'eſt lui qui me l'a dit.

Madame GERVAL.

Et vous vous en rapportez plus à ſa tête qu'à mon cœur ?

GERMON.

Tenez, ne diſputons pas : vous auriez toujours raiſon.

Madame GERVAL.

Même, si je ne vous épousais pas?

GERMON.

Oh! dans ce cas-là vous auriez tort.

Madame GERVAL.

C'eſt un tort auquel il faut vous préparer.

GERMON.

Comment?

Madame GERVAL.

Mon ami, je vous aime autant que je le puis.

GERMON.

En conſcience, vous me devez cela.

Madame GERVAL.

Et je ne vous épouſerai jamais.

GERMON.

Madame Gerval?

Madame GERVAL.

Je vous dis la vérité en riant.

GERMON.

Savez-vous bien, Madame, que, toute aimable que vous êtes, vous avez des caprices ſi bien conditionnés....

Madame GERVAL.

Voilà des propos.

GERMON.

Moins piquans peut-être que vos procédés.

Madame GERVAL.

Mes procédés ſont tout ſimples. Je vous ai promis ma main, je la retire.

GERMON, *ſaiſiſſant ſa main.*

Et moi, je la garde.

Madame GERVAL.

C'eſt ce que nous verrons.

GERMON.

C'eſt tout vu.

Madame GERVAL.

Une femme de trente ans n'eſt pas ce qu'il vous faut.

GERMON.

Au contraire, Madame.

Madame GERVAL.

Vous êtes obſtiné, je le ſuis autant que vous.

GERMON.

La converſation en ſera plus animée.

Madame GERVAL.

Il vous faut une femme jeune, jolie, aimante & docile.

GERMON.

Je ne compte point épouſer un être chimérique.

Madame GERVAL.

Cette femme eſt toute trouvée.

GERMON.

Je n'en veux point.

Madame GERVAL.

Monſieur Germon, je ne me conſolerais pas d'avoir compromis celle que je vous propoſe.

GERMON.

Elle ne ſçaurait l'être, je ne la connais pas.

Madame GERVAL.

Elle n'eſt pas faite pour éprouver un refus.

GERMON.

Cela ſe peut, mais je vous épouſe.

Madame GERVAL.

Jamais, vous dis-je, jamais. Je vous parle ſérieuſement, auſſi ſérieuſement que j'aie parlé

de ma vie. Vous épouſerez celle que je vous deſtine. J'exige cette preuve de votre amour. Si vous me la refuſez, vous ne m'avez jamais aimée.

GERMON.

Pour vous perſuader qu'on vous aime, il faut vous être infidèle. Vous avez une façon de voir les choſes, qui eſt un peu extraordinaire, au moins.

Madame GERVAL.

Vous rendez-vous ?

GERMON.

Non, en vérité. Mais ſçavez-vous que vous m'embarraſſez ? Briſons-là, je vous prie, c'eſt pouſſer trop loin la plaiſanterie.

Madame GERVAL, *avec ſentiment.*

Mon ami, vous êtes bon, honnête.

GERMON.

Ce n'eſt pas une raiſon pour vous mocquer de moi.

Madame GERVAL.

Auſſi n'eſt-ce pas mon intention.

GERMON.

Vous voulez donc m'éprouver ?

Madame GERVAL.

Je n'en ai pas beſoin.

GERMON.

Que voulez-vous donc, car je m'y perds.

Madame GERVAL.

Le bonheur de ma fille, le votre & le mien, qui eſt attaché a celui des deux perſonnes qui me ſont chères.

GERMON, *étonné.*

Quoi, Madame....

Madame GERVAL.

Ne m'interrompez plus. Je confie à l'honneur le ſecret de l'innocence. Vous avez faie ſur ma fille une impreſſion que j'ignorais, & dont la violence excite mes alarmes. Elle eſt très-jeune; mais ſes ſentimens ne ſont pas à dédaigner : il eſt même flatteur pour un homme qui penſe d'avoir épanouï un cœur qui ne ſe connoiſſait pas encore, & de recevoir le premier tribut de ſa ſenſibilité. Il y a entre vous, j'en conviens, une diſparité d'age, qui vous effraye peut-être en ce moment Mais avec un peu de réflexion, vous ſentirez que ce n'eſt pas un grand malheur d'épouſer une fille de quinze ans, jeune, jolie, ſage, riche, bien élevée, & dont la raiſon eſt aſſez avancée pour qu'elle ait ſenti tout ce que vous valez. Pour nous, qui ne ſommes plus dans l'age des grandes paſſions, nous paſſerons ſans peine d'un ſentiment plus vif aux ſentimens calmes & doux de la ſimple amitié. Enfin, mon cher ami, il ne tient qu'à vous de couler des jours heureux entre une épouſe qui vous aime, & l'amie la plus tendre. Notre félicité ſera inaltérable, car elle dépendra de nous ſeuls.

GERMON.

Vous peignez à merveille ; mais comme vous dites fort bien, ceci demande un peu de réflexion.

Madame GERVAL.

Je vous donne une heure.

GERMON.

Vous êtes généreuſe.

Madame GERVAL.

Et ſouvenez-vous, Germon, ſouvenez-vous bien que je ne puis, que je ne veux être que votre amie.

SCENE X.

GERMON, *ſeul.*

VOILA des choſes auxquelles on ne s'attend pas, & qui ſont faites pour embaraſſer l'homme le plus ſûr de lui. Voyons, calculons le pour & le contre, Et ne faiſons pas de ſottiſes, s'il eſt poſſible. J'aime la mère, elle ne m'épouſera pas, elle s'eſt déclarée & je ne la ferai pas revenir: elle chérit ſa fille, & il n'y a rien de ſi naturel. Sa fille me fait l'honneur de m'aimer, & je ſens que je n'aurai pas de peine à l'aimer auſſi, (*en ſouriant.*) pour peu que je me prête à la néceſſité. Mais j'ai quarante ans, elle n'en a que quinze, & jamais je n'ai rien donné au hazard. Cependant, pour avoir trop réfléchi, je ſuis garçon encore, Et Roſe ne reſſemble pas mal à l'épouſe que j'ai toujours déſirée... Mais ſa jeuneſſe... Sa jeuneſſe... Ma foi, en amour comme en guerre, il faut riſquer quelque choſe, & le plus téméraire n'eſt pas toujours le plus malheureux.

SCENE XI.

GERMON. ROSE.

ROSE, *avec embarras.*

Ma mère vous quitte, Monſieur Germon ?

GERMON.

Oui, Mademoiſelle.

ROSE.

C'eſt une bien bonne mère.

GERMON.

Comme on en voit peu.

ROSE.

Il a été queſtion de moi, Monſieur Germon ?

GERMON.

Il eſt vrai, Mademoiſelle.

ROSE, *à part.*

Je ne ſçais que dire, & j'ai un beſoin de parler !

GERMON.

Vous ne paraiſſez pas à votre aiſe, Mademoiſelle?

ROSE.

J'avoue que je ſuis embaraſſée.

GERMON.

Vous ne devez pas l'être avec moi.

ROSE.

Tenez, Monſieur Germon, je ne ſçais pas diſſi-

muler, & je le pourrais que je ne le voudrais pas. Vous inſpirez la confiance, ou peut-être on aime à ſe confier à l'homme qu'on préfère. Eh, à qui ouvrirait-on ſon cœur, ſi ce n'eſt à celui qui lui fait ſentir ſon exiſtence ?

GERMON.

Croyez, Mademoiſelle, que je ſens tout le prix des choſes flatteuſes que vous me faites entendre, & de celles que Madame Gerval m'a déjà dites de votre part.

ROSE.

Je ne l'avais chargée de rien, de rien en vérité, Monſieur Germon. Elle a ſurpris mon ſecret, & n'a conſulté que l'intérêt de ſa fille. Je vous aime, Monſieur Germon, je vous aime bien tendrement, je vous l'aſſure ; mais ma mère vous aimait avant moi, vous devez l'aimer auſſi, car elle eſt ſi aimable ! Ne ſouffrez pas qu'elle me ſacrifie ſon bonheur. Germon, honnête & ſenſible Germon, refuſez-moi, je vous en prie, ſauvez-moi du danger de me préférer à ma mère. Dites-lui que je ne ſuis qu'un enfant ſans caractère, dites le à mon oncle, dites-le à tout l'univers. ſoyez mon père, ce titre me forcera au reſpect, & impoſera ſilence à l'amour. J'en mourrai peut-être, Monſieur Germon, mais ma mère, ma bonne mère, ſera heureuſe, j'emporterai ſes regrets, & , ſans doute, les vôtres.

GERMON.

Mademoiſelle, il eſt difficile de vous refuſer ; il eſt plus difficile encore de vous chercher des défauts, quand vous n'avez que des vertus.

ROSE, *d'un ton triſte.*

Il faudra donc que je vous refuſe moi même, que je ſois plus délicate que vous, que je vous donne l'exemple d'une fermeté que vous deviez m'inſpirer.

GERMON.

Mademoiſelle, Madame Gerval n'eſt pas auſſi faible que vous le ſuppoſez, & le bonheur de ſon aimable fille ne coûtera rien à ſon cœur.

ROSE.

Elle vous l'a dit... Elle vous l'a dit, n'eſt-il pas vrai? Eh bien, mon ami, elle vous a trompé, elle a voulu ſe tromper elle même. Elle a failli ſe trouver mal, quand elle a ſçu... Quand elle a ſçu ce que vous ſçavez, Monſieur Germon. Il faut que vous ſoyez bien cruel, pour ne pas vous rendre à mes prières. Songez-donc que je ne puis être comparée à une femme qui unit encore les graces touchantes de la jeuneſſe, à tous les charmes d'un eſprit mur, ſongez qu'il y a entre vous une conformité d'age, de gouts, & de caractères qui rend votre mariage indiſpenſable, ſongez...

GERMON.

Je ne dois plus ſonger qu'à vous, Mademoiſelle, c'eſt le vœu de Madame votre Mère, (*avec gaîté.*) & vous êtes bien faite pour juſtifier un infidélité.

ROSE.

Et de quel droit, Monſieur, prétendez-vous me contraindre? Depuis quand ma mère me rend-elle victime de ſes volontés?

GERMON.

GERMON.

Vous me connaiſſez bien peu, ſi vous me croyez capable d'abuſer de ſon aveu.

ROSE.

Vous le voudriez en vain : c'eſt moi qui vous l'aſſure.

GERMON, *diſſimulant.*

Mademoiſelle, il eſt inutile de feindre davantage. Madame Gerval a craint de vous impoſer un ſacrifice au deſſus de vos forces, & elle ſera enchantée de l'empire que vous avez ſur vous.

ROSE.

Quoi, Monſieur, vous m'éprouviez?

GERMON.

J'en conviens, Mademoiſelle, & je vois avec plaiſir combien cette épreuve eſt ſuperflue.

ROSE, *piquée.*

Ah, vous m'éprouviez, Monſieur, vous m'éprouviez?

GERMON.

Oui, Mademoiſelle, & je vais jouir ſans regrets, d'un bonheur que vous deſirez ſi ſincèrement.

ROSE, *les larmes aux yeux.*

Vous ferez bien, Monſieur. Je vous proteſte que je ſuis au comble de la joie.

GERMON.

Je m'en apperçois, Mademoiſelle, elle brille dans vos yeux. Rien n'empêche plus que la noce ne ſe faſſe demain.

ROSE, *ſanglottant.*

Non, ſans doute... Et j'y ſerai... J'y ſerai auſſi gaie...

GERMONT.

Que dans ce moment-ci, Mademoiſelle?

M. DUPORT, *en dehors.*

Portez tout cela dans mon appartement.

ROSE, *avec effroi.*

Ciel! c'eſt mon Oncle! s'il me voit dans l'état ou je ſuis!...

SCENE XII.

GERMON, M. DUPORT, ROSE.

M. DUPORT.

TE voilà tête-à-tête avec ma Nièce? Tu jouis déjà des prérogratives de la paternité? Mais qu'a-t elle donc? Aurais-tu fait uſage de ton autorité? Ma Nièce eſt triſte, (*la fixant.*) ma Nièce pleure?

ROSE, *s'efforcant de rire.*

Au contraire, mon Oncle.

M. DUPORT.

Roſe, chacun s'égaie à ſa manière: la tienne ne ſerait pas de mon gout; mais ſi elle te convient, il n'y a rien à dire. Vas faire un tour dans le parc, vas mon enfant, le grand air ne te fera pas de mal.

(*Roſe ſort en regardant Germon avec expreſſion.*)

SCÈNE XIII.

GERMON. M. DUPORT.

M. DUPORT.

GERMON, que ſignifient les larmes de cette petite fille ? Ces femmes-là te tourmentent, je m'en apperçois.

GERMON.

Leurs perſécutions ne ſont pas ſans agrémens. J'avoue cependant que je ſuis très malheureux. Je ſuis aimé de deux femmes charmantes, & elles ne veulent de moi ni l'une, ni l'autre.

M. DUPORT.

Ah ! ma Sœur t'a parlé ?

GERMON.

Très intelligiblement.

M. DUPORT.

Et elle a joué les grands principes ?

GERMON.

Elle ſent beaucoup & ne joue rien.

M. DUPORT.

Roſe, de ſon côté, s'eſt montrée la digne fille de ſa mère ?

GERMON.

Je te jure que cette enfant ne reſſemble à perſonne. Mais il me ſemble que tu es auſſi du ſecret ?

M. DUPORT.

Je ſuis du ſecret; mais je ne ſuis de rien dans leurs extravagances.

GERMON.

Prends garde que ta raiſon ne vaille pas la leur.

M. DUPORT.

Vas-tu me tourmenter auſſi ? Sœur, Nièce & ami; j'enverrais tout au diable, je t'en avertis.

GERMON.

Mon ami, vous êtes d'une vivacité...

M. DUPORT.

C'eſt que vous paraiſſez ligués tous trois pour me faire enrager.

GERMON.

Au contraire, car nous n'avons pû être d'accord un ſeul inſtant ce matin. La mère veut que j'épouſe ſa fille, la fille veut que j'épouſe ſa mère, & je n'épouſe perſonne.

M. DUPORT.

Et nous ſerions ainſi balottés par ces deux étourdies ? Je ne le ſouffrirai parbleu pas, & je vais leur parler d'un ſtile...

GERMON.

Il ſerait dangereux, peut-être, d'y mettre trop de chaleur. Les femmes ne veulent pas être bruſquées.

M. DUPORT.

Vous êtes leur chevalier.

GERMON.

Je le ſuis de toutes celles à qui on ne rend pas juſtice.

M. DUPORT.

Veux-tu m'écouter & me laiſſer faire? Ne ſens tu

pas que mon amour propre eſt intéreſſé à tout ceci, que je ſuis le chef de la famille, que je ne peux pas, raiſonnablement, céder aux caprices de ma Sœur & de ma Nièce? J'ai arrangé ton mariage, & tu te marieras, ſi ce n'eſt avec la mère, ce ſera avec la fille; tu ſeras mon frère ou mon neveu. Voyons, laquelle veux-tu épouſer?

GERMON.

Ma foi, mon ami, celle qui voudra recevoir ma main.

M. DUPORT.

C'eſt-à-dire, que vous n'aimez ni l'une, ni l'autre?

GERMON.

Au contraire, je crois que je les aime toutes les deux. L'une eſt ta ſœur, l'autre eſt ta nièce, toutes deux ſont adorables, je n'ai jamais eu de paſſions violentes, & je ſerai trop heureux avec celle qui voudra bien ſe donner à moi.

M. DUPORT.

Voilà de la réſignation, par exemple. Mais j'apperçois ces dames.

SCÈNE XIV, & dernière.

GERMON. M. DUPORT. Madame GERVAL. ROSE.

Madame GERVAL, *en entrant.*

NON, ma fille, non, Monſieur ne m'épouſe pas.

ROSE, *triſtement.*

Il s'y diſpoſe cependant.

Madame GERVAL.

Je ne crois pas qu'il faſſe rien ſans moi.

M. DUPORT.

Meſdames, je ſuis très-mécontent de vous, je vous le ſignifie. Je me ſuis prêté, ma ſœur, à ce que vous apellez votre délicateſſe. Germon ſuit vos loix avec une docilité qui tient de la bonhommie; mais il eſt des bornes à tout, & je veux, j'entends que vous lui faſſiez épouſer votre fille, ou que vous l'épouſiez vous même.

Madame GERVAL.

Eh, mon frère, il ne tient pas à moi que Roſe ne ſoit heureuſe.

M. DUPORT.

Et Mademoiſelle vous réſiſte? (*à Roſe.*) Corbleu, quand votre mère & votre oncle ont prononcé, vous devez accepter celui qu'on vous propoſe, euſſiez-vous de l'averſion pour lui.

ROSE.

Quoi mon oncle!...

M. DUPORT.

Oui, Mademoiſelle, euſſiez-vous de l'averſion pour lui; mais vous l'aimez, vous le lui avez dit, vous l'avez dit à votre mère, vous n'oſez me le nier à moi, & vous vous faites prier? Savez-vous que votre père, en mourant, m'a remis tous ſes droits, & que l'obeiſſance eſt la première vertu de votre age? (*à Germon.*) Veux-tu bien prendre la peine de me ſeconder un peu? Te voilà ſeul dans ton coin à pouſſer des ſoupirs ſentimentaux....

GERMON.

C'eſt que nous jouons une ſçène de ſituation qui embarraſſe ma modeſtie.

M. DUPORT.

Épouſez-vous Germon?

Madame GERVAL.

Monſieur ſait bien que je ne le puis pas.

M. DUPORT, *à Roſe.*

Et toi, te décides-tu?

ROSE, *avec timidité.*

Si j'aimais moins ma mère, peut être....

M. DUPORT.

Vous avez juré toutes deux de faire le malheur de ma vie. Hé bien, puiſqu'il eſt ainſi, Germon partira, & vous oublîra l'une & l'autre.

Madame GERVAL.

Ma fille, vous perdrez votre amant, & vous n'aurez rien fait pour votre mère.

ROSE, *avec attendriſſement.*

J'aurai fait ce que j'ai pû.

M. DUPORT, *prenant Germon par la main.*

Prends congé de ces dames, & qu'elles s'arrangent comme elles l'entendront.

GERMON, *avec effort.*

Madame, je vous ſalue. Mademoiſelle, je pars. (*Madame Gerval & Roſe ſaiſiſſent chacune une de ſes mains.*)

ROSE.

Germon, arrêtez. Ma bonne maman, ſouffriras-tu qu'il s'éloigne?

Madame GERVAL.

Je ne regretterai, moi, que mon ami.

ROSE.

Et tu te conſoleras de ſon abſence ?

Madame GERMON.

Il le faudra bien, puiſque tu ne veux pas le retenir.

ROSE, *avec ſentiment, & d'une voix éteinte.*

Ah, Germon, Germon !

M. DUPORT.

Parlez-donc, Madame Gerval, parlez en mère, ou je me fache.

Madame GERVAL.

Puiſqu'on le veut, Roſe, pour la première fois je vous ordonne d'obéir.

ROSE, *ſe jettant dans les bras de ſa mère.*

Ah, ma mère, ma digne mère !

M. DUPORT.

Que de façons ! ta mère le veut ; (*montrant Germon.*) Son cœur t'attend, tu brules de te rendre, donne-moi ta main, (*il la met dans celle Germon.*) & embraſſe ton mari. (*Germon l'embraſſe.*)

ROSE.

C'eſt par pure obéiſſance.

M. DUPORT.

Eh, je le vois bien. Ma ſœur, un jour perdu pour le bonheur ne ſe retrouve jamais. Nous terminerons ce ſoir, & vous conviendrez qu'un homme de tête comme moi, eſt un bienfait du ſort pour des femmes telles que vous.

FIN.